

STEFAN CZARNOWSKI

Diplômé de l'Ecole P-que d. H-tes E-des

Professeur à l' Université de Varsovie

Membre-correspondant de l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres

Membre de la Société des Sciences et des Lettres de Varsovie

Membre de l'Institut Français de Sociologie

La réaction catholique en Pologne à la fin du XVI-e et au début du XVII-e siècle

Elle est intéressante à plus d'un égard, cette reconquête par le catholicisme des positions qu'en Pologne il avait été forcé d'abandonner au XVI-e siècle à la Réforme. Elle est extrêmement rapide: une cinquantaine d'années y suffisent. Miné naguère, sous Sigismond Auguste, par l'infiltration des idées religieuses et philosophiques nouvelles, sapé par la critique des polémistes, ardemment combattu, aussi bien par les idéologues d'une religion qu'ils croient plus conforme aux Ecritures et plus pure, que par les grands qui convoitent les biens de l'Eglise, le romanisme se défend plutôt mal. Il a pour lui une tradition plusieurs fois séculaire et la richesse matérielle du clergé, mais il apparaît inerte, comme engourdi, en face d'adversaires très actifs, qui lui sont de beaucoup supérieurs au point de vue intellectuel et à celui des moyens mis à la disposition de leur cause. Les meilleures plumes servent la Réforme ou du moins critiquent âprement les abus du clergé et de la cour de Rome. Ceux-là même qui ne passent pas ouvertement dans le camp calviniste, s'intéressent aux „nouvelles genêvoises” et ne reculent pas devant la critique des dogmes eux-mêmes. Les plus actifs et les plus puissants d'entre les grands—un Gôrka, un Firley en Pologne proprement dite, un Radziwiłł en Lithuanie — patronnent les réformés, et leur exemple est suivi par un grand nombre de nobles de moindre envergure. A tel point qu'au temps du roi Etienne, et même encore au début du règne de son successeur, le Sénat ne comprend que deux ou trois membres laïques qui ne soient pas protestants. Quant aux villes principales, le luthéranisme en envahit la plupart, surtout les villes prussiennes. Dans les autres, la haute bourgeoisie manifeste ouvertement ses sympathies pour les idées qui viennent

de Genève, de Zurich, d'Allemagne. Les observateurs les mieux avertis de l'époque s'y trompent parfois, jusqu'à prédire au catholicisme polonais une disparition prochaine. Et voilà qu'en très peu de temps la face des choses change du tout au tout. Dès 1573 les protestants ne se sentent plus en sûreté, et tout ce qu'ils souhaitent est de demeurer en paix sur les positions acquises. Leur offensive faiblit visiblement, et bientôt ce sont eux qui se défendent, tandis que l'offensive catholique se déclenche de plus en plus puissante. Moins de vingt ans après, on les voit pourchassés dans les villes, où les élèves des collèges dirigés par les jésuites attaquent et brûlent les églises protestantes en 1591. Les réformés ont beau se plaindre au roi et à la Diète, ils ont beau se réunir en congrès pour aviser à la situation — on voit bien que l'opinion s'est détournée de leur cause: ils n'obtiennent tout au plus que de bonnes paroles de la part de gens qui sont visiblement gênés. Ce ne sont plus leurs puissants patrons ni leurs polémistes que suivent les sénateurs et les nonces, que les diétines écoutent: c'est l'archevêque primat Karnkowski, ce sont les prédicateurs catholiques, qui ont l'oreille des gens de cour et de la noblesse. Tandis qu'ils implorent en vain que justice leur soit rendue, la démagogie d'un Skarga, le célèbre orateur jésuite, peut se donner libre cours en présence du roi lui-même. Or, Skarga demande ni plus ni moins que du sang. Une vingtaine d'années encore, et les protestants ne sont plus que tolérés. La Pologne redevient foncièrement catholique.

La rapidité de ce revirement mérite d'autant plus l'attention qu'il s'est accompli, sinon sans luttes, et des plus âpres, du moins sans conflits armés vraiment sérieux. Des „tumultes“ — c'est-à-dire des désordres — dont à partir de 1591 les rues de Wilno, de Cracovie, de Poznań sont de temps en temps la scène et dont les réformés sont les victimes, aux guerres de religion il y a loin. Bien plus sanglantes et plus ruineuses, bien plus troublantes pour la sécurité publique sont les guerres privées qu'à l'époque de Sigismond III mènent entre eux les grands, et dont Łoziński s'est fait l'historien. Quant au soulèvement du palatin de Cracovie Zebrzydowski — soulèvement dont nous reparlerons — il a beau avoir eu l'appui de nombreux protestants et avoir pris pour un de ses mots d'ordre l'expulsion des jésuites, personne, que je sache, ne s'y est trompé: il s'agit d'un mouvement essentiellement politique d'une partie des grands seigneurs menacés par l'influence grandissante des hommes nouveaux et par la tendance du roi

à gouverner à sa guise. Si l'on veut absolument trouver une analogie ailleurs, c'est la Fronde qu'il faut rapprocher du soulèvement de Zebrzydowski, et non les guerres de religion du XVI^e siècle. C'est aussi sans coercition que le catholicisme s'est raffermi en Pologne. L'intimidation même n'y a joué qu'un rôle tout à fait accessoire. Restent la persuasion, la corruption et les considérations politiques.

Mettons de suite la persuasion de côté. Sans doute, l'un ou l'autre des réformés a pu céder à l'argumentation d'un prédicateur. Mais, prise dans son ensemble, la noblesse territoriale de Pologne et de Lithuanie, sans être sceptique, ne se révélait vraiment sensible à la persuasion que lorsque la tendance de celle-ci était conforme à ses intérêts de classe. Les plus fervents catholiques opposent une fin de non-recevoir aux prétentions du clergé à régenter les consciences, si ces consciences sont celles de leurs serfs. Dès 1553 l'évêque de Cracovie s'attire en pleine Diète la réponse suivante de la part du castellan de Cracovie: — „Je t'écouterai, mon cher prêtre, lorsque tu me diras quelque chose d'utile à mon salut; mais si tu crois que je vais te concéder que tu tiennes mes sujets en ton obédience ou sous ta juridiction — je ne te le concéderai jamais!” — et depuis, le principe énoncé par le premier sénateur laïque de la République n'a fait que prendre plus profondément racine dans l'opinion de la noblesse, jusqu'à ce qu'en 1573 on convint que la maxime *cujus regio illius religio* signifiait en Pologne que le seigneur était le maître de ses sujets paysans non seulement en matière laïque, mais aussi en tout ce qui concerne la religion. Les nobles catholiques eux-mêmes n'entendaient pas que le pouvoir spirituel de l'Eglise s'immisçât dans les rapports des seigneurs, fussent ils protestants, avec leurs serfs. La solidarité de classe apparaît bien plus forte et plus agissante que la solidarité religieuse de cette noblesse. Le nonces apostoliques se plaignent amèrement du manque de ferveur chez la plupart des catholiques de Pologne, qui désirent bien que leur religion aie le dessus, mais qui sont prêts à tous les compromis pourvu que la paix religieuse soit maintenue, et que les privilèges de l'ordre équestre ne souffrent aucune atteinte. En somme, la noblesse craint beaucoup plus la suprématie des évêques et des jésuites, que la diffusion de l'hérésie. La cardinal Hosius, ce grand champion de la lutte contre la Réforme en Pologne, s'en est plus d'une fois aperçu à ses dépens.

La corruption a certes joué un rôle important. L'achat des consciences a été érigé en système de gouvernement à l'époque de Sigismond III, et la cour de Rome, si bien informée par ses agents y voit la méthode dont elle attend le plus d'effets. „Les Polonais — écrit en 1598 le nonce Malaspina — sont pour la plupart beaucoup trop pauvres pour pouvoir vivre avec faste sans les revenus des biens royaux“, c'est-à-dire sans les bénéfices nombreux dont le roi dispose et qu'il distribue aux dignitaires, aux détenteurs des offices, à ceux qui l'ont bien servi. „On est donc obligé— continue Malaspina—de s'efforcer de gagner la grâce du roi“, qui peut ainsi peser sur les consciences en enrichissant les catholiques et en laissant croupir dans la misère les protestants. Le roi profite de cette situation: „lié par le serment qu'il a prêté aux deux parties — aux catholiques et aux protestants—et ne pouvant attaquer les hérétiques de front, de peur qu'on ne lui refuse obéissance, il s'efforce d'atteindre le même but par des voies détournées, il ne distribue aucune dignité, aucune starostie aux personnes d'une autre confession que la catholique, et par ce moyen il ne cesse de répandre la foi et d'extirper l'hérésie“. Et cette méthode a porté ses fruits, ainsi que beaucoup plus tard, en 1622, le constate le nonce Torres: „Il y a actuellement beaucoup moins d'hérétiques, que de catholiques en Pologne, grâce au roi Sigismond III. Ayant les mains liées par le serment prêté par lui à son couronnement, et y ayant garanti aux dissidents la liberté de leur culte, il ne pouvait les forcer à revenir au giron de l'Eglise. Mais, au courant de son long règne, il parvint à en convertir un grand nombre par la douceur, notamment en ne distribuant les offices, les dignités et les starosties qu'aux catholiques seuls. Et comme la nombreuse noblesse polonaise est pour la plupart peu fortunée, et que, ayant le commerce en mépris, elle ne peut se passer des starosties si elle veut maintenir un train de vie conforme à son rang... les hérétiques qui se voyaient exclus de ces bienfaits à cause de leur religion se sont convertis peu à peu et sont revenus dans le sein de l'Eglise“. C'est un point acquis. Placés dans l'alternative de rester fidèles à leurs convictions religieuses ou de satisfaire leur ambition et leur amour du faste, beaucoup de réformés n'ont pas hésité: ils ont délibérément sacrifié leurs convictions.

Néanmoins, ce qu'on vient de constater est loin de tout expliquer. Il y a toujours eu, en Pologne comme ailleurs, beaucoup plus de candidats aux bonnes places que de places à distribuer.

Pour un fidèle qu'il s'attachait, le roi faisait trois mécontents et ces mécontents, dont la plupart disposaient d'une clientèle attachée à leur fortune, pouvaient devenir des frondeurs dangereux. L'exemple de Zebrzydowski est là pour le prouver. D'ailleurs le roi n'était pas aussi libre de choisir à son gré les bénéficiaires de ses grâces que les nonces le disent. En droit, oui, mais pas en fait. Il lui fallait compter avec des traditions bien établies qui considéraient l'hérédité des bénéfices comme normale. Il était exposé à des pressions de tous côtés, non pas à la seule influence de son entourage intime de jésuites, de prêtres et de confidents catholiques. Les rapports des nonces et les instructions que leur expédiait la cour de Rome ne nous font pas voir le fond des choses: il a bien fallu que dans l'état même de la société polonaise de la fin du XVI-e et du début du XVII-e siècle existassent les conditions qui rendaient cette politique royale possible. Sinon, comment le roi eut-il pu braver impunément tant de puissants seigneurs, comment eut-il pu les évincer des offices et des places qu'ils considéraient et que l'opinion publique considérait avec eux comme leur revenant par tradition, sinon de droit? D'autant plus que le roi et son entourage étaient longtemps dans une situation très difficile, en butte aux suspicions de la noblesse qui les accusait ouvertement de vouloir attenter à la liberté, d'entraîner la République dans une politique d'aventures, de fomenter la discorde intérieure et même la guerre civile.

Il en est de même des considérations de haute politique. Entraînée dans une lutte de plus en plus âpre contre la Suède protestante et la Russie schismatique pour la maîtrise des places de commerce sur les rivages de la Mer Baltique, menacée continuellement par la poussée ottomane qui avait désormais soumis la Hongrie au pouvoir des Sultans, et contre laquelle l'Empire catholique apparaissait comme étant l'allié naturel, la Pologne avait impérieusement besoin de paix intérieure, surtout de paix religieuse. Mais il faut bien dire que la convention de 1573, conclue entre catholiques et protestants, ne paraissait pas la garantir plus mal que l'unité religieuse que s'efforçait de réaliser le gouvernement de Sigismond III. Sans doute, il y avait encore le schisme oriental, que Moscou tâchait déjà d'exploiter pour susciter à la République des difficultés en Lithuanie et dans les provinces ukrainiennes. Mais l'acte d'union conclu à Brest entre l'Eglise grecque de Pologne et l'Eglise romaine, a-t-il vraiment sa source dans la raison d'Etat? On peut au moins en douter. Le fait est

que cet acte a grandement contribué à exaspérer contre la Pologne les schismatiques, qui auparavant lui avaient été fidèles, et que loin d'amener l'union morale des populations, il a accentué leur division. Comment d'ailleurs attribuer sérieusement à cette innombrable et assez ignorante noblesse, qui marchandait au roi le moindre subside, qui, dans sa masse, n'entendait pas grand-chose à la politique extérieure, tant de considération pour la raison d'Etat? S'il est alors en Pologne quelqu'un qui réellement se laisse guider par elle, c'est le chancelier Zamoyski et le parti, dont il est le chef, les „politiques“. Eh bien, Zamoyski est précisément celui qui passe pour un catholique froid, qui condamne toute mesure, même la plus bénigne, dirigée contre les gens de confession religieuse différente. Il désire l'union des âmes en dehors de la religion, il est partisan de l'égalité de droit et de fait entre ceux que leur foi oppose les uns aux autres. Bien qu'il fasse des vœux pour l'unité catholique, il la considère comme irréalisable et il ne travaille que pour la paix religieuse. Aussi ne croyons nous pas que le triomphe du catholicisme en Pologne ait eu pour raison principale—ainsi que le suppose M. Sobieski—le besoin d'union morale qui, dans un Etat comprenant des éléments aussi hétérogènes, aurait été assuré par le catholicisme grâce à son caractère universaliste. Le protestantisme aurait été mieux adapté aux pays ethniquement homogènes, comme l'étaient les principautés allemandes, la Hollande, l'Angleterre et les pays scandinaves. Sans entreprendre la critique de cette thèse, qui nous paraît bien trop hardie, nous remarquerons seulement, que s'il y a eu besoin d'unité morale, il est fort douteux que ce soient des considérations d'ordre ethnique qui l'aient provoqué. L'ethnographie tient si peu de place dans la vie du XVI-e siècle! On est alors noble ou roturier, on est catholique romain ou orthodoxe grec, ou protestant. On est certes aussi Polonais, ou Suédois ou Allemand—mais ces différences n'ont rien à voir dans l'ethnographie qui n'influence pas encore la politique.

Il y a là autre chose, que, malgré le manque sensible d'études de détail, on arrive à discerner en regardant bien. Dans le renouveau catholique en Pologne, la politique a joué certainement un rôle éminent. Mais ce n'est ni celle qui s'inspire de la raison d'Etat, ni celle du roi Sigismond, ni même celle de l'Eglise en tant qu'institution qui en ont été les causes premières. La Pologne a été entraînée par le courant universel de la contre-réforme, elle a adhéré aux décisions du Concile de Trente, les agents offi-

ciels et officieux de Rome y ont développé une action intense, les jésuites s'y sont installés en qualité de prédicateurs, d'éducateurs et de conseillers politiques. Tout cela est vrai de la Pologne, de même que des autres pays catholiques. Mais il suffit de nous pencher sur les faits, même en nous bornant aux plus marquants, pour remarquer que cet entraînement correspondait à l'état atteint par le développement de la classe noble. Elle venait d'accéder à un pouvoir tellement illimité que si jamais l'on parle de dictature de classe, c'en est un des exemples les plus accomplis. Nous parlons de la noblesse territoriale qui s'intitulait volontiers „ordre équestre” et qui en réalité était identique à la classe des propriétaires fonciers.

En effet, deux faits qui donnent à penser dominent toute la question. Le premier est d'ordre chronologique. Il y a un synchronisme remarquable entre le moment où la noblesse territoriale s'empare de ce qui lui restait à conquérir en fait de puissance politique dans l'Etat, et le moment où se déclenche l'offensive catholique. Le second fait est le caractère particulier du catholicisme polonais au XVII-e siècle, caractère qui correspond parfaitement à toute la vie morale de la classe désormais régnante. Selon la très juste remarque de Rembowski, l'Eglise de Pologne a été, pour ainsi dire, absorbée par la noblesse territoriale, et, sans cesser d'être romaine, elle est devenue l'instrument, l'organe de cette classe, qui, ajouterons-nous, lui a imposé sa manière de penser et lui a imprimé son caractère propre.

Commençons par le premier de ces deux faits. Mais, avant de le faire, quelques mots d'explication paraissent utiles. Qu'entendons nous par classe de la noblesse territoriale?

Assurément, elle ne comprend pas toute la noblesse au sens juridique du terme. A cet égard, une confusion grave règne dans la plupart des études d'histoire sociale polonaise du XVI-e siècle. Comme le droit public ne distinguait pas l'aristocratie, ni la petite noblesse de la moyenne, comme il ne reconnaissait qu'un seul „ordre équestre”, dont les membres étaient égaux, on est porté à considérer cette théorie comme adéquate aux faits. Ceux-ci sont tout autres. En réalité, ce qu'en Pologne on appelle alors noblesse, est un ensemble très différencié, dans lequel on distingue sans peine plusieurs degrés hiérarchiques. Tout en bas est la petite noblesse, celle qui n'a point de serfs et qui, vivant chichement sur un lopin de terre, le cultive de ses propres mains. Très nombreuse dans certaines provinces, elle y peuple des villages

entiers, et par son genre de vie, par son manque d'instruction, par sa misère qui va grandissant à chaque génération et à chaque partage des patrimoines, elle se distingue à peine des paysans. Souvent même elle est plus pauvre que ceux-ci, et les grands seigneurs laïques et ecclésiastiques, profitent de leur puissance pour l'opprimer, pour la soumettre à leur juridiction, pour lui imposer une servitude analogue à celle qui pèse sur les paysans. Sans doute, cette noblesse jouit en principe de la plénitude des droits politiques et elle oppose sa masse aux empiètements des puissants. Mais là, où elle est vraiment nombreuse, en Mazovie, en Podlachie, dans certaines parties de la Lithuanie, les libertés politiques dont jouit la noblesse du reste de la Pologne ne sont pas encore introduites au milieu du XVI-e siècle, ou bien elles n'y sont pas encore entrées dans les mœurs. Au fond, le seul moyen de maintenir son rang est, pour cette petite noblesse, de se donner à un grand et de servir sa cause, à moins qu'un de ces nobles faméliques n'émigre en ville pour y devenir artisan ou commis de boutique, ce qui est un cas très fréquent, p. ex. à Varsovie, malgré les lois votées par la Diète qui menacent de déchéance les nobles qui exercent un métier manuel ou qui font du commerce. Cette classe confine aussi bien à celle de la petite bourgeoisie qu'à celle des paysans.

Vient ensuite la noblesse territoriale, qui est non seulement propriétaire de biens fonciers, mais aussi des seigneuries qui y sont attachées. Ces nobles ont des villages et des „sujets“ qui leur payent des redevances et qui sont forcés de travailler sur la terre domaniale, sans cesse agrandie au dépens des terres paysannes et des espaces incultes depuis le début du XV-e siècle. Moins nombreux que la petite noblesse, mais beaucoup plus puissants qu'elle, ces hobereaux ont dès le roi Louis d'Anjou et surtout à partir du règne de Casimir Jagellon, travaillé avec beaucoup d'esprit de suite à l'élévation de leur classe. Peu à peu ils en sont arrivés à ce que rien dans la Pologne proprement dite ne puisse être fait de grave contre leur volonté. La Chambre des Nonces de la Diète est peuplée de leurs mandataires et ils y veillent à leurs intérêts de nobles, de seigneurs gouvernant les paysans, et de producteurs agricoles. Ils y invoquent à chaque instant le mérite qu'ils ont à être prêts à monter à cheval au premier signal pour la défense de la République et de la chrétienté, ce qui leur vaut de ne point payer d'impôts fonciers, au contraire des paysans et de la petite noblesse. En réalité, la va-

leur militaire de la levée en masse a tellement décliné, qu'on se garde bien d'appeler aux armes toute la noblesse. Sa puissance réside actuellement ailleurs: dans le fait que, depuis le XV-e siècle, le commerce du blé gagne de jour en jour une importance grandissante à mesure que décroît la valeur intrinsèque de l'argent métal, et qu'ainsi les propriétaires des biens-fonds deviennent la classe dont dépend toute l'économie du pays.

Mais, vers le milieu du XVI-e siècle, c'est-à-dire au moment où le mouvement de la Réforme atteint en Pologne son point culminant, cette classe n'a pas encore l'importance politique et sociale qui correspondent à son importance économique. En face et au-dessus d'elle se dressent deux obstacles: la puissance de la haute bourgeoisie des villes royales et celle de l'aristocratie.

En Pologne proprement dite, celle-ci a fait à la noblesse toutes les concessions de forme souhaitées. En théorie, un simple noble peut devenir castellan, palatin, évêque, tout comme le rejeton d'une grande famille. En fait, ce sont les membres des grandes maisons qui monopolisent les hautes charges d'Etat et qui détiennent les bénéfices. Depuis un temps déjà fort ancien, depuis le règne de Louis d'Anjou, sinon plus tôt, la plus grande part du domaine de l'Etat sert à l'entretien, à la magnificence et à grandir la puissance des familles qui sous les premiers Jagellons constituaient le Conseil du roi et qui détenaient en fait presque toute la puissance politique. Ces grands seigneurs sont riches, et plus ils le sont, plus leur avidité est grande. Aussi bien, leur prestige dépend pour une bonne part de leur faste, de la magnificence des festins auquel tout noble a accès, du nombre des clients et des soldats privés qui les entourent. Ayant réuni entre leurs mains starosties, abbayes, cures; vivant pour une bonne part sur les revenus publics, ils ne jouent pas seulement aux princes: ils le sont de fait, par leur puissance et leur indépendance. Et ils tendent à affermir leur situation par tous les moyens: la largesse, la démagogie, l'accaparement. Généralement cultivés, ils sont infiniment supérieurs à la grande masse des nobles territoriaux par l'habitude qu'ils ont de la politique, et ils savent se servir des moyens modernes à fin de propagande. La plupart des gens de plume est à leurs gages. Beaucoup ont des imprimeries privées.

En Lithuanie ces „seigneurs conseillers“, qui ont arraché aux grands-ducs donations sur donations, privilèges sur privilèges, sont encore plus puissants. En l'absence du prince — et c'est le cas le plus fréquent — ils y détiennent la quasi-plénitude du pou-

voir public. Cependant là aussi, grâce à l'importance croissante de l'exportation des produits agricoles et aux transformations des formes de possession foncière qui l'accompagnait, la noblesse territoriale a commencé à battre en brèche la toute puissance des grands. Dans cette lutte, elle prend pour modèle la noblesse, polonaise qui de son côté ne lui ménage pas son appui. C'est bien une lutte de classe contre classe.

En Pologne proprement dite, ses manifestations sont moins éclatantes. Mais bien qu'elle soit masquée par les rivalités entre grands, elle ne s'en déroule pas moins. La noblesse territoriale y apporte beaucoup d'esprit de suite et une remarquable ténacité. Elle est continuellement sur le qui-vive afin de contrecarrer toute cabale dont, à son avis, les grands sont toujours capables. Un exemple: l'opinion publique de la noblesse reçut fort mal l'institution en 1573 de ce qu'elle appelait „le sédecemvirat sénatorial“, c'est-à dire d'une délégation de seize sénateurs qui devaient se tenir toujours à la cour pour assister le roi de leurs conseils et de leur expérience. „Ce sédecemvirat—écrivait Solikowski, une des bonnes plumes de l'époque—ne vise qu'à instituer une oligarchie qui dépossèdera le roi et le Sénat de tout pouvoir. D'ailleurs n'est-ce pas l'oligarchie sans masque que fonde désormais la loi du sédecemvirat? Elle modifie ouvertement la constitution même de la République puisqu'elle remet aux mains de quelques-uns ce qui est à tous, et qu'elle divise et disperse l'unité du pouvoir royal... Ce sont bien des seigneurs conseillers, ces sedecemvirs, dont je ne sais que dire d'autre: sont ils des grands procureurs du roi et du Royaume, des dictateurs, des hommes à tout faire, ou des dirigeants? Tandis qu'au milieu de la liberté ils monteront la garde autour du roi, les autres sénateurs ne seront plus que des figurants. Quant à toi, noble campagnard, (diront-ils), tais toi. Je sais mieux que toi en quoi consiste ta liberté: si tu ne sais à quoi employer ton argent, tu n'a qu'à payer pour entretenir ce nouveau principat, dont le pouvoir ruintera le roi, le Sénat, le simple noble et toute la République. Que nous importe le roi, du moment que les sedecemvirs en sont un? Messieurs, messieurs... il vaut mieux y parer, tant que le blé est en herbe!” Or, Solikowski, tout en étant le porte-parole de l'archevêque primat Karnkowski, reflète bien l'opinion de la noblesse moyenne. Sans doute, celle-ci s'enrôle souvent dans la suite d'un grand, par ambition, par cupidité, par le besoin d'avoir un protecteur. Mais prise en son ensemble, elle tient toujours les grands en suspicion d'aspirer à la tyrannie.

Yat

Si la généralité des nobles territoriaux a soutenu Zamoyski avec tant de constance, c'est qu'il s'était voué à abattre les trop puissantes grandes familles. On sait d'autre part que dans sa lutte contre les Zborowski, Zamoyski s'est heurté non seulement à leur faction, mais à presque tous les grands qui, amis ou ennemis de ces grands fauteurs de désordre, s'unirent au dernier moment pour empêcher la ruine de cette grande famille. On connaît aussi la haine que soulevait chez les grands l'élévation de Zamoyski, l'homme nouveau, issu de la noblesse territoriale, riche sans doute et puissant, mais considéré par les grands comme un intrus. L'aristocratie pliait devant lui, mais elle ne le lui pardonna qu'après sa mort—lorsque sa famille fut devenue à son tour une des plus grandes de la République et qu'une aristocratie de date encore plus fraîche se fut formée, tandis que l'ancienne s'effaçait, brisée par l'offensive de la masse des nobles moyens et petits. D'autre part constatons que Zamoyski a été abandonné par cette masse vers la fin de sa carrière. La disgrâce royale qui l'a frappé n'a pas soulevé d'émotion profonde dans l'opinion de cette masse. C'est que son ancien chef lui était devenu inutile, puisqu'elle avait triomphé plus qu'il ne l'aurait lui-même peut-être souhaité: son modérantisme de „politique“ le disqualifiait désormais. L'élan de la classe noble l'avait dépassé.

Or, si nous laissons la bourgeoisie momentanément de côté, c'est surtout dans les rangs de l'aristocratie qu'au XVI-e siècle se recrutaient les partisans de la Réforme. Sans doute, les grands n'adoptent pas tous la même attitude. Sans parler des raisons d'ordre personnel qui les font se décider pour ou contre et qui amènent une infinie gradation dans les manifestations de leurs sympathies religieuses, ils sont divisés entre eux par des rivalités de famille, d'ambition, par des haines inexorables. En Lithuanie il suffit que le plus puissant des grands seigneurs, Christophe Radziwiłł, se fasse calviniste, pour que la majorité des autres, auxquels sa superbe paraît insupportable demeurent fidèles au catholicisme. Il y en a d'autres, ceux dont les domaines sont situés dans les provinces de confession grecque et qui tirent une grande part de leur puissance, de ce que leur clientèle se compose de petite noblesse schismatique. Ceux-ci, tel le prince Ostrogski, demeurent schismatiques convaincus: chef politique reconnu de toute la noblesse de religion grecque, régentant la Volhynie selon son bon plaisir aussi bien au temporel qu'au spirituel, il est en fait beaucoup plus un grand vassal de la République qu'un de

ses citoyens. A changer de religion, lui et ses pareils ne feraient que perdre. Il n'en demeure pas moins vrai que la Réforme en Pologne a un caractère aristocratique. C'est la religion dont les grands se font les champions, les patrons; ou du moins ils la traitent avec bienveillance, par esprit de classe.

Qu'y gagnent-ils? En premier lieu un accroissement notable de puissance matérielle. Dès qu'un seigneur se fait protestant, il chasse les curés des églises placées sous son patronage, ou bien, quand le curé meurt, il ne présente pas de candidat à son remplacement. En tous cas, il s'approprie les dîmes et la disposition des biens de la cure. Sans doute, il installe des ministres et il subvient à leur entretien. Mais c'est lui qui les nomme, non pas l'évêque, et il les tient sous sa férule. De cette manière il devient non seulement plus riche — car jamais il ne rend au ministre tout ce qu'il a enlevé au curé — mais il élimine toute ingérence spirituelle entre lui et ses „sujets“. Sans forcer ceux-ci à embrasser le protestantisme il a atteint qu'aucun pouvoir extérieur ne peut s'immiscer dans ses rapports avec eux. Un raffermissement de domination accompagne ainsi l'accroissement de richesse.

Ceci ne se passe pas seulement dans les campagnes. Beaucoup de villes petites et moyennes sont fondées presque chaque jour par des grands, et elles demeurent soumises à leur pouvoir. De ces places de marché, le seigneur tire des revenus considérables à titre de taxes de toute nature auxquelles le curé a part. Devenu protestant, le seigneur confisque cette part à son profit, et si, ici encore, il prend le ministre à sa solde, il en est largement compensé en détournant à son profit le produit des amendes qui autrefois allaient à l'église locale. En général, il peut même se montrer bon prince en réduisant ces amendes: il y gagne encore, tout en jouant le rôle de défenseur des bourgeois contre la cupidité du clergé. Il y gagne aussi, en définitive, puisque plus les bourgeois sont aisés, mieux ils payent.

Certes, un hobereau quelconque aurait pu s'engager dans la même voie. Mais il faut bien reconnaître que pour la plupart, les risques dépassaient de beaucoup le gain éventuel. Il y avait beaucoup moins d'églises, et surtout de paroisses, que de villages et que de propriétés nobles. Dans ces conditions, le curé, soutenu par la puissance épiscopale, n'était point, comme dans les propriétés des grands, à la merci de son seigneur et patron. Aussi ne voit-on qu'une minorité embrasser la Réforme, parmi les nobles

territoriaux, et cette minorité se compose des plus fortunés — ceux qui confinent à l'aristocratie; ou bien ce sont des gens qui subissent directement l'ascendant des grands seigneurs protestants du voisinage. Il n'y a vraiment que les très puissants qui aient un intérêt direct — matériel et moral, politique aussi — à se faire protestants. Ainsi font les Leszczyński, les Górka en Grande-Pologne, les Szafraniec, les Firley en Petite-Pologne, les Radziwiłł en Lithuanie. Leur qualité de protestants, de magnats qu'ils étaient, les rend de vrais princes quasi-indépendants de fait, des chefs naturels d'une troupe de choix. Les Leszczyński font de leur ville de Leszno une citadelle du protestantisme, dont les bourgeois leur sont voués corps et âme. Avec les Górka, ils sont en Grande-Pologne les maîtres, beaucoup plus que ne l'est le roi, et ils tiennent la noblesse sous leur tutelle, malgré les efforts de l'archevêque de Gniezno. En Lithuanie, la puissance incontestée du chef calviniste Christophe Radziwiłł empêche pendant plusieurs années qu'un évêque soit nommé au siège de Wilno. Pendant cette longue vacance, le nonce Malaspina se plaint au pape en 1598: „les hérétiques s'approprient les biens de l'Eglise, les paroisses sont privées de curés, les enfants meurent sans baptême; l'hérésie augmente, le paganisme se réveille. Le palatin de Wilno Christophe Radziwiłł qui est un calviniste obstiné, s'est approprié dix lieues de terres épiscopales, et dès qu'un curé meurt, le seigneur prend pour lui la cure et les terres qui sont la propriété de l'église paroissiale“. S'agit-il en tous ces cas de conviction profonde, de pure combativité religieuse? Détruire „la puissance de Bélial“ était certes dans l'ordre, lorsqu'on était calviniste. Mais toutes ces spoliations sont étrangement d'accord avec les intérêts des grands. Et, puisque nous parlons de convictions, citons encore ce que dévoile Malaspina au sujet du même „calviniste obstiné“: „Certains disent qu'il serait facile d'apaiser cette querelle, pourvu qu'on accède aux désirs franchement anti-canoniques du palatin de Wilno, notamment, qu'on lui accorde une dispense concernant le mariage qu'il a contracté illégalement, et que l'évêque futur lui promette de ne soulever aucune réclamation au sujet des biens arrachés à l'évêché, ni au sujet des revenus qui ont été détournés“. Le fait est que Radziwiłł était en pourparlers avec le nonce. Or, c'était sans nul doute un des calvinistes les plus sincères. Que dire des autres?

A notre avis, aucun doute n'est permis. Il s'agit bien ici d'une idéologie de classe, non d'entraînement religieux pur et

simple. La Réforme est sous son aspect calviniste une religion foncièrement aristocratique. Or, c'est précisément le calvinisme qui a du succès chez les seigneurs polonais, non le luthéranisme qui favorise l'absolutisme princier associé à la bourgeoisie. Pour l'aristocratie de Pologne et de Lithuanie, le calvinisme fournissait une justification de sa prédominance dans l'Etat, en même temps qu'il lui était une arme pour se libérer de la concurrence des seigneurs ecclésiastiques. Dépossédée en droit d'une grande part de son pouvoir politique en Pologne, menacée d'en être dépossédée en Lithuanie, l'aristocratie avait découvert dans le calvinisme le complément de puissance qui lui faisait défaut. Dans une Pologne calviniste, elle n'aurait pas été seulement la maîtresse d'une grande part de la richesse nationale, pas seulement la classe dominante par son instruction et son habileté politique traditionnelle, mais elle aurait été la maîtresse de la vie spirituelle. Solikowski avait bien raison en l'accusant de vouloir fonder l'oligarchie. Ce qu'il ne voyait pas, c'était que la menace oligarchique n'était pas dans le sédecemvirat sénatorial comme tel, mais dans la puissance même de la classe aristocratique.

Dans ses aspirations politiques et dans ses sympathies pour la Réforme, l'aristocratie a une alliée dans la haute bourgeoisie de certaines villes royales, de Cracovie surtout. Ceci peut paraître paradoxal, mais c'est ainsi. Sans doute, les intérêts et les tendances n'étaient pas identiques. Mais il s'en faut qu'au XVI-e siècle la noblesse en son ensemble — en y comprenant l'aristocratie — fut sur tous les points uniformément hostile à tout ce qui était bourgeois. On a trop vécu sur cette idée, que les historiens et plus encore les publicistes de la fin du XVIII-e siècle ont contribué à accréditer, et qui s'est maintenue dans l'opinion courante. Sans entrer plus avant en cette matière, remarquons d'abord, que l'aristocratie noble et la classe des financiers, des banquiers, des gros marchands qui constituaient le „patriciat“ des grandes places de commerce et des centres de l'industrie dans la Pologne de l'époque, avaient beaucoup d'intérêts communs, et que, malgré les apparences, l'opposition de classe est atténuée entre elles par les oppositions qui se manifestent d'une part, à l'intérieur de la bourgeoisie, entre patriciens, bourgeois moyens et peuple, et de l'autre, à l'intérieur de la noblesse, entre aristocratie, noblesse territoriale et petite noblesse.

En effet, les hommes qui de la fin du XV-e jusqu'à la moitié à peu près du XVI-e siècle constituent le patriciat de Cracovie

font part de cette classe internationale de manieurs d'argent et de marchandises qu'a fait apparaître en Europe l'essor du capitalisme naissant. En contact direct avec les Fugger, ils accaparent le produit des mines d'argent et de plomb d'Olkusz près de Cracovie, le cuivre et l'or de la Hongrie, les pelleteries de Russie. Ils sont les vrais maîtres des salines polonaises, ainsi que du grand commerce d'importation: épices, harengs saurs, draps fins. Mais ce sont surtout des financiers et des banquiers aux services desquels le roi personnellement, la République et les grands seigneurs ont constamment recours. Bien entendu, ces services ne sont point gratuits. Les patriciens se voient attribuer des starosties, ils administrent les revenus et les dépenses de la cour, ils se font conférer des charges qui, de droit, devraient revenir à des nobles; mais personne ne s'émeut de ces infractions. Coudoyant les représentants des plus grandes familles à la cour du roi et dans son conseil, ces hommes sont des personnages. Ils sont les égaux des plus grands par leur richesse, ils leur sont supérieurs par leur faculté de mobiliser l'argent ainsi que de mettre en branle les maisons de banque d'Augsbourg ou de Venise, ils les dépassent par leur culture intellectuelle et par leur habitude de l'étranger. D'autre part, plus on avance, plus on voit ces patriciens bourgeois s'assimiler aux grands. Ils possèdent des domaines où ils exercent la juridiction seigneuriale, et la plupart se fait annoblir et pénètre d'emblée dans l'aristocratie: tels les Boner, les Morstin. Inversement, les grands confient leur argent à ces banquiers pour le faire fructifier. On les voit associés dans les mêmes entreprises minières, et dans bien des cas ils servent aux banquiers de prête-noms, lorsqu'il s'agit d'avancer au roi ou à l'Etat de l'argent en prenant pour gage une starostie.

La haute bourgeoisie de Cracovie est ainsi liée à la haute noblesse, à l'aristocratie, par des liens multiples et solides et la même chose, ou à peu près paraît se passer à Poznań, où les Górkas ont des attaches, à Wilno où les Radziwiłł sont chez eux, dans une série d'autres villes royales. Ajoutons, que les grands y ont aussi chacun une clientèle dans le monde des artisans et du menu peuple: gens qui vivent de leurs commandes ou qui s'enrôlent à leur service. Ainsi s'explique que si souvent les villes molestées à la Diète par la noblesse territoriale, trouvent des défenseurs parmi les grands. Ceci s'explique encore plus clairement lorsqu'on considère que les grands ont avec la bourgeoisie de ces villes un intérêt supérieur commun: la stabilité relative des

cours. En effet, les banquiers et les industriels des villes ne sont riches qu'en créances et quelque peu en argent comptant, et les grands seigneurs sont des accapareurs de starosties à revenu fixe, et leurs immenses domaines sont aussi pour la plupart exploités non pas directement, mais par des tenanciers qui payent en argent comptant. La dévalorisation est la ruine des uns comme des autres. Il en est autrement de la noblesse territoriale.

Dans le domaine religieux, une bonne part du patriciat de Cracovie, de Poznań, de Wilno, de Lublin a adopté exactement la même attitude que l'aristocratie. Le calvinisme y a trouvé de nombreux adeptes. Il en est autrement de la plèbe et des classes moyennes des mêmes centres: elles sont plutôt enclines à passer à l'antitrinitarisme dont l'aile radicale les attire par sa hardiesse doctrinale et par son programme de communisme social. En revanche les villes prussiennes adoptent plus volontiers le luthéranisme, d'esprit plus démocratique que le calvinisme. Et là c'est souvent le peuple des villes qui se fait son champion contre le patriciat. Mais ces villes sont dans une situation économique et politique très différente. Elles peuvent être laissées de côté dans cette communication.

En somme, le calvinisme nous apparaît en Pologne comme étant la formule religieuse la plus prononcée qu'ait prise l'union morale des classes dominantes, menacées par la poussée égalitaire de la moyenne et de la petite noblesse. Il s'agit d'une opposition de classe qui correspond à une opposition d'organisation de la production. Ce sont moins deux doctrines qui s'affrontent, que deux idéologies sociales.

En face du camp calviniste est la masse catholique, dont la moyenne et petite noblesse constitue la troupe la plus fidèle, beaucoup plus que bien des membres du haut clergé qui se sont souvent montrés d'une tiédeur et même d'une indifférence étonnante à l'égard de la cause de l'Eglise. N'a-t-on pas vu l'archevêque primat Karnkowski, un vieillard qui passait pourtant pour un des plus pieux prélats de Pologne, s'allier avec Górká, le chef des calvinistes de Grande Pologne et comploter avec cet hérétique l'appel au trône de l'archiduc Maximilien? Les évêques de Pologne étaient des grands seigneurs et parfois ils en arrivaient à oublier leur caractère pastoral. Lorsque l'archevêque avait bu, il disait à Górká: „c'est à nous deux que nous nommerons le roi!“ En 1612 la cour de Rome recommande au nonce Ruini qui est sur le point de partir pour la Pologne, de ménager particulière-

ment l'amour propre des évêques polonais, de ne pas les tancer de ce qu'ils n'accomplissent pas les obligations que leur a imposées le Concile de Trente, de ce que notamment, ils ne paraissent pas pressés de fonder des séminaires ecclésiastiques et qu'ils nomment curés quiconque leur a été présenté, sans prendre garde à l'instruction ni à la moralité. „Les évêques de Pologne ont une très haute opinion d'eux-mêmes — lisons nous — aussi tu feras ton possible pour les amadouer en leur témoignant autant de prévenances et de marques de respect qu'il est compatible avec la bienséance et avec le caractère dont tu es investi“. Sans doute, les évêques ne demandent pas mieux que de voir l'hérésie extirpée, mais ils ne font pas grand chose en ce sens, si l'on excepte pourtant le cardinal Hosius. Mais précisément Hosius était d'origine roturière, tandis que les autres évêques sont des grands seigneurs. Beaucoup ont des calvinistes parmi les membres de leur famille. Il n'y a pas aussi à compter beaucoup sur les ordres religieux anciens. Gouvernés par des abbés laïques, infestés par les idées du siècle, ils en sont arrivés à un tel relâchement, que les fidèles, même les moins rigoristes, ne témoignent que mépris aux moines et aux nonnes. D'ailleurs l'hérésie pénètre jusque dans les couvents. Au fond la masse des fidèles laïques est presque seule, abandonnée à ses propres moyens, en face d'un péril qui, pour elle, est plus que moral: il constitue, ainsi que nous nous sommes efforcés de le démontrer, une menace de déchéance sociale. Elle réagit spontanément et finit par triompher.

Sans doute, le grand courant de la contre - réforme qui emportait tous les pays catholiques, joint à l'affaiblissement manifeste de l'agressivité du protestantisme, qui traverse à partir de la fin du XVI-e siècle une crise de croissance — ont été de puissants adjuvants de la réaction catholique en Pologne. La conscience que le catholicisme relevait partout la tête et qu'il réorganisait ses troupes pour résister à l'hérésie et pour la terrasser, a été probablement d'un grand réconfort pour les Polonais fidèles à la foi romaine. Mais il faut dire aussi, qu'en tant que classe sociale, ils n'ont pas combattu et vaincu sur le seul terrain religieux. La classe des propriétaires ruraux exploitant directement leurs terres sans mises d'argent, et exigeant simplement plus de labeur de leurs serfs, a beaucoup mieux supporté les contre-coups de la dévalorisation de l'argent à la fin du XVI-e et au début du XVII-e siècle que l'aristocratie et surtout que la haute bour-

geoisie. La grande crise de 1557 n'a pas seulement ruiné les financiers de Lyon, des Pays-Bas et d'Allemagne. Elle a profondément ébranlé la situation des banquiers cracoviens, et, bien que faute de recherches de détail, nous ne pouvons pas mesurer les pertes, nous pouvons affirmer qu'à partir de ce moment l'élan de l'aristocratie et du calvinisme commence à faiblir. A partir de 1573, elle ne pense plus qu'à se maintenir sur ses positions, et bientôt elle en est réduite à les perdre une à une. Les matières qui faisaient fructifier le grand commerce d'antan: l'argent d'Olkusz, le cuivre hongrois, les produits industriels, perdent chaque jour un peu de leur valeur marchande, l'argent avec lequel les paysans payent leur tenure se déprécie avec une rapidité désespérante, tandis que s'élargit le marché international qui demande à la Pologne son blé, ses potasses, son écorce de chêne, ses peaux et ses bêtes à cornes. Plus le producteur de ces matières peut se passer d'argent monnayé, plus il profite du travail forcé et gratuit de ses serfs et plus il pratique le troc de ses produits contre ceux dont il a besoin, mieux il résiste. Or, c'était bien le cas de la petite et moyenne noblesse. Elle livrait à Dantzig ou à Elbing le blé pour la production duquel elle n'avait rien ou presque rien déboursé, et elle s'y fournissait immédiatement de ce dont elle avait besoin, chez les mêmes marchands qui lui avaient acheté le blé. L'argent ne servait dans la plupart des cas que d'unité de compte. Les marchands qui apparaissent à cette époque et qui y font fortune ne sont que des intermédiaires qui opèrent pareillement: ils achètent à crédit et vendent à crédit. On se paye en produits agricoles d'une part, en marchandises de l'autre. L'argent ne joue qu'un rôle tout à fait accessoire. A étudier les comptes et les inventaires des plus gros marchands de la fin du XVI-e siècle, on est frappé du peu d'argent comptant dont ils disposent.

En même temps et pour les mêmes raisons, l'axe du grand commerce traversant la Pologne se déplace définitivement en faveur des voies nouvelles. Au milieu du XVI-e siècle encore, c'étaient les places de Krossen, de Breslau, de Görlitz, de Nuremberg et d'Augsbourg qui étaient, entre celles de l'étranger, les plus importantes pour le commerce de la Pologne. A l'époque qui nous intéresse, cette route qui unissait Cracovie à l'Allemagne méridionale devient tout à fait secondaire et Cracovie entre dans une période de décadence. En revanche, les villes de la moyenne et de la basse Vistule reflourissent ou commencent à s'affirmer

comme places de commerce importantes, tandis qu'à l'époque précédente elles n'entraient pas en ligne de compte. C'est que la Vistule est la grande voie du blé. Varsovie grandit rapidement, mais aussi d'autres villes qui connaissent alors une brève fortune: p. ex. Kazimierz. Ailleurs, c'est Lwów, à la porte des immenses terres à blé que la noblesse territoriale colonise et où une nouvelle aristocratie grandira. Lwów est aussi une tête de ligne pour le commerce de Venise et de Gênes qui, par la voie de terre, gagne la Perse. Un patriciat nouveau s'y forme, d'origine extraordinairement mixte, composé d'Allemands, d'Italiens, d'Arméniens, à côté des Polonais et des Ruthènes. Mais, comme le patriciat de Varsovie, qui lui aussi est en train de se former, cette riche et très fière haute bourgeoisie de Lwów est d'un tout autre caractère que l'ancienne—la cracovienne. Grandie à l'époque où la noblesse territoriale marchait de victoire en victoire et où l'aristocratie nouvelle, enrichie dans les provinces ukrainiennes, ne s'opposait pas encore comme classe à celle des simples nobles, elle se confine dans son commerce et ses affaires et ne prétend pas au rôle politique du patriciat urbain d'antan. D'ailleurs, exposée comme elle l'est aux incursions et aux pillages, elle n'a aucun intérêt à s'aliéner la masse noble, ni les seigneurs de l'Ukraine, ni le roi. Elle en a trop besoin. D'autant plus les villes de la Vistule qui vivent du commerce avec la noblesse territoriale, productrice de blé.

Ainsi, tandis que la base matérielle de l'aristocratie et de la bourgeoisie anciennes allait se retrécissant, celle de la noblesse territoriale grandissait, du moins relativement. La Pologne devenait plus pauvre, autant que nous pouvons en juger. Mais la noblesse territoriale prise en son ensemble, y devenait la classe la plus riche. Ce déplacement de la richesse doit être, à notre avis, considéré comme la cause première de la victoire catholique. En effet, il a rendu possible le formidable accroissement de puissance numérique de cette noblesse qui, en union étroite avec celle de Lithuanie, réussit à triompher de l'opposition des grands de ce pays, et à proclamer l'égalité politique des nobles dans l'union indissoluble des deux parties de la République. Les grands étaient submergés.

Or, c'est à partir du même moment, ou peu s'en faut, que l'avance protestante apparaît arrêtée. Dès 1573 la Réforme ne se préoccupe plus que de conserver ses conquêtes antérieures, et bientôt elle commence à perdre du terrain—bien avant l'avène-

ment de Sigismond III et du système de corruption qu'il a inauguré, avant que les effets de la propagande jésuite eussent pu devenir sensibles, avant que leurs collègues nouvellement installés eussent formé un nombre d'élèves suffisant à peser sur l'opinion. Mais cette époque est marquée par les conquêtes définitives de la noblesse territoriale qui, entraînant la petite noblesse à sa suite, élargit le domaine où elle a voix décisive, s'établit solidement au pouvoir et organise sa toute-puissance. Sous le roi Etienne, elle s'empare de la juridiction suprême qui avait constitué une prérogative royale et qui, de fait, était aux mains des grands, en même temps qu'elle aide le roi et Zamoyski à abattre la classe aristocratique, personnifiée par les Zborowski et leurs adhérents. D'autre part, elle confie ses fils aux éducateurs jésuites, non pas qu'elle aie confiance en leur politique: nous avons dit qu'elle s'en méfie — mais parce que leurs maisons d'éducation sont soustraites à l'ingérence directe des grands et même des évêques. Auparavant le jeune noble qui ne désirait pas entrer dans la cléricature n'avait qu'un moyen d'acquérir quelque vernis de culture générale, s'il n'était pas assez riche pour aller à Padoue; c'était de s'enrôler dans la suite d'un grand laïque ou ecclésiastique et de le servir. La fondation des collèges jésuites a ouvert ainsi pour la grande masse des nobles une voie de plus pour se libérer de la tutelle de l'aristocratie, et c'est ce qui a été la condition la plus importante de leur succès. Les polémistes réformés et ceux du parti „politique” ont beau crier que cette éducation jésuite farcit la tête des élèves de choses oiseuses, qu'elle les démoralise en tant que futurs citoyens, qu'elle vise à établir une sujétion spirituelle, la domination d'un pouvoir occulte et irresponsable. Dès le début, cette éducation provoque dans la noblesse un véritable enthousiasme et bientôt un attachement fidèle. L'opinion se forme, indéracinable pendant près de deux siècles, que s'il est bon pour un jeune seigneur d'étudier à l'étranger et pour un roturier de suivre les cours de l'Université, l'éducation qui convient à un fils de simple noble est celle que donnent les jésuites. A tel point, qu'on n'est vraiment homme de bien qu'après avoir fréquenté un de leurs collèges. On ne se trompera pas en concluant, qu'il y avait correspondance entre certaines tendances générales de cette éducation et celles qui animaient la classe des nobles territoriaux. Et comme ce n'étaient pas l'esprit politique de l'ordre, beaucoup trop manifestement favorable à l'absolutisme monarchique, qui éveillait les sympathies

de la masse noble républicaine et égalitaire, il devait y avoir autre chose. Il y avait, que les doctrines inculqués par les jésuites étaient interprétées par ceux-ci à leur façon. Ils en tiraient la justification de la toute-puissance de la classe-roi, analogue au peuple-roi des Romains: la noblesse est d'institution divine, son pouvoir sur les paysans est surtout sa puissance dans la République ne peut souffrir aucune atteinte. Tout attentat à sa liberté est nécessairement sacrilège puisqu'elle est d'essence royale, et qu'elle est investie de la mission de défendre la foi; aussi son catholicisme est-il affaire de classe. On est catholique, parce qu'on est noble polonais, naturellement, héréditairement, non pas parce qu'on a raisonné sur la valeurs respectives des religions, non par élan de l'âme. La religion apparaît dans le rôle d'attribut de la noblesse, à même titre que les armoiries de famille, que le droit de vote, que l'obligation de répondre à l'appel en cas de levée en masse, et que la liberté. *Defensor fidei, elector regum, destrutor tyrannorum*: le noble croit qu'il est tout cela, parce qu'il est noble et l'égal de tous les autres nobles.

Ce qui, bien entendu, ne l'empêche jamais de s'aplatir devant la puissance et la richesse: il est quitte à célébrer les seigneurs comme défenseurs de la liberté contre les cabales des factions opposées. Mais cette formule n'est point vide de sens. En elle s'exprime la représentation collective de l'égalité et de la souveraineté de la classe noble. Celle-ci en tire la force qui fait son union morale, et les plus puissants savent bien que pour gagner l'appui de la masse noble il faut savoir frapper cette corde sensible. Plus ils sont tyraniques en réalité, plus ils affectent des manières égalitaires et le respect de la liberté. En somme, les méthodes mêmes dont se sert leur démagogie sont une reconnaissance de la souveraineté de l'ordre équestre. Les plus puissants la ménagent, puisqu'elle est leur raison d'être, en tant que chefs des soi-disant égaux.

Il en est de même du caractère de „défenseur de la foi“ que revendique le noble. Il faut bien dire que cette défense a rarement l'occasion de s'exercer. Dans les luttes de la Pologne contre les Turcs et les Tartares, c'est l'armée mercenaire qui donne. La levée en masse, que l'on convoque tout à fait exceptionnellement, ne fait guère de mal à l'ennemi. Encore plus rarement devient agressif le catholicisme de la noblesse, si l'on en excepte pourtant la situation faite aux schismatiques grecs et aux antitrinitariens. Mais les premiers sont pour la plupart des paysans,

et les mauvais traitements dont ils sont l'objet rentrent dans la catégorie des rapports entre la classe noble et la classe servile. Quant aux seconds, ce sont des révolutionnaires sociaux, et en 1606, lorsqu'il s'agit de les chasser, catholiques et protestants sont unanimes. Du reste, il y a tolérance apparente. Mais il ne faut pas s'y tromper, malgré ce qu'on en a dit. Il ne s'agit pas de libéralisme au sens moderne. Les nobles catholiques n'excluent pas de leur communauté les calvinistes, ils défendent même leurs droits contre les attaques des jésuites, car il s'agit de gens de leur classe et ils craignent plus que toute autre chose l'immixtion d'un pouvoir quelconque dans les affaires intérieures de la noblesse, que ce soit le pouvoir du roi ou celui de l'Eglise. La noblesse suspecte l'Eglise de travailler à détruire sa souveraineté au profit de la sienne et elle s'efforce, avec succès d'ailleurs, à se soumettre la hiérarchie ecclésiastique en en faisant sa chose. Elle a bien reconnu les canons du Concile de Trente, mais elle se garde de permettre l'application de ceux d'entre eux qui auraient étendu le pouvoir de Rome. D'autre part, elle réserve toutes les prélatures aux seuls candidats issus de son sein et par l'intermédiaire du roi et de la Diète elle a une influence décisive dans les nominations. Contre l'opinion de la noblesse, un évêque ne pourrait prendre possession de son siège. Aussi l'Eglise de Pologne finit-elle par être, pourrait-on dire, l'expression religieuse de la noblesse.

Là sans nul doute, est la raison de l'union intime qui s'est établie entre le catholicisme et le polonisme, à tel point, que très longtemps l'un ne se distingue pas de l'autre. Là est aussi la raison du caractère particulier du catholicisme polonais à partir de la fin du XVI^e siècle, si différent de ce qu'on observe en Italie, en France, en Espagne. Il est vraiment remarquable que dans ce pays, où au XVI^e siècle on se prenait aux cheveux à propos de trinitarisme et d'antitrinitarisme, le réveil du catholicisme n'a produit aucun théologien digne de ce nom. Il n'y a en Pologne rien qui puisse être comparé soit à „l'humanisme dévot” de France — pour employer la terminologie de M. l'abbé Brémond — soit aux grands courants mystiques qui font apparaître des saints nouveaux. Rien aussi qui témoigne qu'on s'y préoccupe de vie morale. En Pologne, la question de vie chrétienne intérieure ne paraît s'être posée à personne, pas plus que cette terrible question de la grâce, qui a rendu un Pascal si malheureux. A peine, tout au début du XVII^e siècle, y entend-on l'écho de quelques contro-

verses de peu d'importance entre représentants des ordres religieux divers, controverses que l'autorité ecclésiastique fait d'ailleurs taire sans tarder. Le réveil du catholicisme en Pologne a donné l'occasion de se manifester à toute une série de politiciens, à des démagogues surtout, dont plusieurs, comme le jésuite Skarga, ont fait beaucoup de bruit. Pas un seul Charles Borromée, pas un Bellarmin, pas un Molina. Bien entendu, pas un François de Sales; pas même un Richeome.

Le catholicisme polonais est tout en façade. Il tient tout entier dans l'observation des prescriptions de vie chrétienne extérieure: jeûnes, assistance aux offices, prières, processions, pèlerinages. Le noble polonais fait même volontiers plus à cet égard que ne le demande l'Eglise. Il se mortifie, il se flagelle, il se prosterne, il se rend nu-pieds à des pèlerinages lointains. Il distribue des aumônes aux mendiants, il achète des messes et il dote les églises, à charge de prier pour lui après sa mort. Après quoi il se tient quitte envers Dieu et sa conscience. Dans l'intervalle il boit ferme, il ne se fait pas faute de pratiquer la luxure, il opprime ses paysans sans merci. Dans les affaires, il est loin d'être scrupuleux. Et il se préoccupe si peu de doctrine, qu'il contracte volontiers mariage avec une calviniste, pourvu que sa situation matérielle n'y perde rien: les nonces du pape s'en plaignent amèrement, et ce leur est une raison d'accuser les Polonais de froideur, et même d'indifférence en matière de religion.

Ils ont certainement tort. Ce n'est point manque de ferveur; c'est une religiosité conforme à la mentalité de la noblesse. Elle s'étale en manifestations les plus fastueuses possibles. Le culte privé, celui qui a sa source dans l'émotion personnelle profonde de l'homme qui se figure être seul en face de son Créateur, cette religiosité qui recherche la solitude, n'est pas en vogue en Pologne. La noblesse se plaît dans les manifestations publiques de la piété collective, elle remplit les églises de son humeur tumultueuse, elle se presse aux processions, elle tire à demi ses sabres à la lecture de l'Evangile pour faire montre de ce qu'elle est prête à défendre la foi. Et elle est amoureuse de symboles. Jamais on ne découvre tant d'images miraculeuses en Pologne, qu'à partir du début du XVII^e siècle, et la noblesse rivalise de zèle pour couvrir ces images de plaques d'argent, pour les associer à son amour du faste. Nous savons bien qu'ailleurs une religiosité

du même genre a fleuri, surtout en Espagne et en Italie. Mais là on trouve aussi autre chose. En Pologne il n'y a que cela: rien que la classe noble qui, dispersée qu'elle est sur le territoire et sans lien organique intérieur, communie dans le culte qu'elle veut d'autant plus magnifique et théâtral qu'elle s'y admire elle-même. Il est l'expression de sa souveraineté de classe.
